

La

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XXV

Québec, 4 janvier 1913

No 22

DIRECTEUR, M. L'ABBE V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 337. — Les Quarante-Heures de la semaine, 337. — Apostolat de la Prière, 338. — La nouvelle année, 338. — Ordonation, 338. — Notes diocésaines, 339. — Mère Saint-Elouard, des Ursulines de Québec, 339. — Les archives paroissiales, 340. — L'amour et l'esprit d'apostolat, 341. — Diverses solutions, 347. — Bibliographie, 350.

Calendrier

— o —

| | | |
|----------|---|----------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 5 DIM. | b | (Dim. vacant) Vigile de l'Épiphanie, <i>semid. privilg. Kyr.</i> du dim. Vêp. du suiv. |
| 6 Lundi | b | Épiphanie de N.-S. J.-C. , 1 cl. (<i>d'oblig.</i>) <i>Kyr.</i> royal. II Vêp. de la fête. |
| 7 Mardi | b | 2 ^e |
| 8 Mercr. | b | 3 ^e |
| 9 Jeudi | b | 4 ^e |
| 10 Vend. | b | 5 ^e |
| 11 Sam. | b | 6 ^e |

Jour de l'octave de l'Épiphanie, *semid. privilg.*

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

6 janvier, Asile du Bon-Pasteur, Québec. — 8, Couvent de J. M., Sillery. — 9, Saint-Apollinaire. — 10, Saint-Joachim.

Apostolat de la Prière

— o —

Intention générale pour le mois de janvier 1913 : *L'organisation de l'Apostolat de la Prière parmi les hommes.*

Faire entrer les hommes dans une association de vie chrétienne est le meilleur moyen de les rapprocher des Sacrements. Mais, parmi toutes les associations de vie chrétienne, il n'en est pas de plus souple ni de plus accueillante que l'*Apostolat de la Prière*. Il demande très peu aux commençants, et, d'autre part, il ne gêne aucune œuvre, mais leur fournit à toutes des membres zélés.

Il importe beaucoup au succès de l'action catholique chez nous que l'*Apostolat de la Prière* s'établisse sans tarder et constitue autour de Jésus-Christ une nombreuse et vaillante armée de chrétiens pratiquants.

OFFRANDE QUOTIDIENNE POUR JANVIER

Divin Cœur de Jésus, je vous offre, par le Cœur immaculé de Marie, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour la diffusion de l'*Apostolat de la Prière* parmi les hommes.

Résolution apostolique : Répandre autour de moi, spécialement parmi les hommes, l'*Apostolat de la Prière*.

La nouvelle année

— o —

Nous voici de nouveau à l'époque toujours impressionnante du renouvellement de l'année. Que de réflexions se présentent à nos esprits dans cette circonstance ! La rapidité avec laquelle passent nos années et notre vie entière, les responsabilités dont nous nous y chargeons, les mérites obtenus, les succès remportés, mais aussi les défauts, les lacunes, les vides peut-être : voilà autant de choses qui sollicitent notre attention et doivent provoquer des joies ou des regrets. Ce qui est certain, c'est que Dieu nous traite avec une miséricorde infinie, et que nous serions bien coupables de le méconnaître.

MGR CLOUTIER, évêque des Trois-Rivières.

Ordination

— o —

Dimanche dernier, 29 décembre, dans l'église de Sainte-Marguerite (Dorchester), S. G. Monseigneur l'Administrateur a conféré l'ordination sacerdotale à M. l'abbé Art. Gagnon, du diocèse de Québec et originaire de cette paroisse.

Au cours de l'impressionnante cérémonie, Sa Grandeur a prononcé le sermon de circonstance.

Notes diocésaines

Après la grand'messe du Jour de l'an, S. G. Mgr l'Administrateur, les prélats et le personnel de l'Archevêché ont reçu, au salon d'honneur, les visites d'un très grand nombre de citoyens, de toutes les classes de la société.

Par décision de S. G. Mgr l'Administrateur, ont été nommés : M. l'abbé E. Beaudet, vicaire à Saint-Honoré de Shanley ; M. l'abbé Art. Gagnon, vicaire à Saint-Pamphile.

Mardi, le 31 décembre, le clergé séculier et régulier, de la ville et des environs, s'est réuni en grand nombre à l'Archevêché, et, au nom de tous, Mgr Marois, vicaire général, a offert à Mgr l'Administrateur les hommages et les vœux de circonstance. Sa Grandeur a fait une réponse éloquente et appropriée, et a béni l'assistance.

Mère Saint-Edouard, des Ursulines de Québec

Elle s'est endormie dans le Seigneur paisiblement, comme elle a toujours vécu, le 30 décembre dernier, dans la 62^e année de son âge et la 43^e de sa vie religieuse. Cette figure qui disparaît était aussi chère que familière aux trois ou quatre dernières générations qui ont grandi dans le « jardin fermé » du Vieux Monastère. Ses anciennes élèves, de la classe de Littérature anglaise surtout, et les virtuoses de la harpe, du piano et du chant garderont toujours heureuse souvenance de son enseignement efficace, de son goût exquis, de sa parfaite maîtrise de l'art qu'elle professait. Elle a noblement fait sa part dans le maintien des belles et pures traditions musicales dont le monastère des Ursulines de Québec est un foyer incontesté. Son oreille, maintenant fermée aux harmonies d'ici-bas, entendra désormais le « cantique nouveau », et sa voix s'unira à celle des vierges qui le chantent en « suivant l'Agneau partout où il va. » L'accomplissement de cette promesse, elle y a cru fermement au jour de son sacrifice virginal, et son attente ne sera pas trompée après les longues années de sa fidélité. C'est la prompte réalisation de ce bonheur que sollicitent pour elle tous ceux qui l'ont connue et ont bénéficié de sa bonté, de son expérience et de son dévouement.

Mère Saint-Edouard, née Mary-Stella Murray, était québécoise de naissance. Elle appartenait à une de ces vertueuses familles irlandaises qui perpétuent sur la terre d'adoption les traditions de foi et de charité léguées par leurs vaillants ancêtres. La famille Horan, à laquelle elle était alliée du côté de sa mère, a prouvé sa vigueur catholique en donnant à l'Eglise canadienne un évêque, Monseigneur Edward-John Horan, qui, comme procureur et membre du conseil du Séminaire de Québec, fut l'un des fondateurs de l'Université Laval, et plus tard principal de l'Ecole Normale Laval, avant d'occuper le siège de King-ton. De cette même souche sont issus cinq prêtres, dont deux frères de la religieuse défunte, les abbés Charles Murray, vicaire forain et curé de Brockville, dans le diocèse de King-ton, et Edward Murray, curé de Cobourg, dans le diocèse de Peterborough. Les trois autres prêtres de la même lignée sont le Révérend Père Isidore Kavanagh, S. J., du collège Loyola, Montréal, feu l'abbé John Maguire, qui fut curé de Frampton, et M. l'abbé Eustache Maguire, curé actuel de Sillery. Le frère aîné de Mère Saint-Edouard, le chevalier Hugh Murray, fut un des premiers Canadiens qui volèrent au secours de Pie IX et s'enrôlèrent sous la noble bannière des zénares pontificaux. Après avoir consacré sa vaillance au service du Saint-Siège, il alla combattre en Espagne sous les ordres de Don Carlos, et mourut au champ d'honneur. Il convient d'ajouter que cette pépinière de vocations viriles donna aussi au cloître des ouvrières d'élite, comme cette vénérable religieuse, Mère Mary-John, qui s'éteignait naguère à l'Hôpital Général, plus qu'octogénaire, après plus d'un demi-siècle de vie consacré au soin des infirmes. Le Monastère des Ursulines en compte d'autres, dont la modestie nous force de taire les noms, et qui, dans la prière, l'étude et la pratique des vertus, attendent avec le calme de l'espérance chrétienne, comme cette chère Sœur qui les devance, l'heure bénie de la récompense.

Les archives paroissiales

Durant la visite pastorale, nous avons remarqué avec plaisir que quelques curés ont eu la bonne pensée d'écrire dans un registre de courtes monographies de leurs paroisses.

Nous serions heureux de voir tous les curés suivre cet exemple. Ils ne peuvent se faire une idée de l'utilité qu'auront plus tard ces notes jetées sur le papier au sujet d'événements qui maintenant peuvent leur paraître de peu d'importance, et que leurs successeurs cependant regarderont comme très intéressants et de grande valeur.

L'histoire de nos paroisses naissantes, le récit des sacrifices que souvent leur création a exigés, seront une source féconde d'édification et nous devons avoir à cœur de l'exploiter.

Qu'en consultant les archives de toutes nos paroisses, on puisse facilement trouver : quand elles ont été fondées, quelles sont les circonstances dans lesquelles elles ont pris naissance, quels ont été les curés qui leur ont donné tout ce qu'ils avaient d'intelligence et de cœur, quand, comment et par qui ont été construites les églises, ce qu'elles ont coûté, quels ont été les premiers et aussi les plus zélés habitants de ces paroisses, comment se sont ouvertes et comment ont fonctionné les écoles, etc.

Nous comptons sur la bonne volonté de nos curés pour la réalisation de ce désir dont tous comprendront l'importance.

MGR MATHIEU, *évêque de Régina.*

* * * * *

L'amour et l'esprit d'apostolat

— o —

Nous voudrions rappeler que l'amour est la source de l'esprit d'apostolat. Pour cela, nous allons considérer l'amour de Dieu d'abord dans nos Livres saints, et ensuite dans les révélations faites aux âmes privilégiées. La conclusion sera qu'en aimant Dieu je ne puis m'empêcher d'aimer tout ce qu'il aime, et, partant, j'aimerai les âmes et je travaillerai à les sauver.

L'amour de Dieu pour l'homme ! Quel sujet ignoré par un grand nombre, incompris par plusieurs ! Aimer, dit saint Thomas, c'est vouloir du bien à quelqu'un (Ia 2æ, q. 26, a. 4) ; par conséquent, dire que Dieu nous aime c'est affirmer qu'il nous veut du bien.

Et en effet. A-t-on réfléchi que la création est le premier acte d'amour de Dieu pour l'homme ? Ceci est déjà vrai au point de vue philosophique : car l'être bon ne pouvait créer

l'homme que pour lui communiquer un bien, lui donner le bonheur. (1)

Cependant, au point de vue surnaturel cette vérité s'éclaire d'une nouvelle lumière. Laissé dans l'ordre naturel, l'homme n'aurait jamais pu s'approcher très près de son créateur ; il ne l'aurait connu que dans la demi-clarté des analogies. Mais voilà qu'au moment même où l'homme était créé, Dieu l'élevait à une fin surnaturelle et baignait l'essence de son âme de la grâce, principe déifique qui le rendait participant de l'essence divine : *Ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ* (II Petr., I, 4), l'établissant, dès ici-bas, dans une union très intime avec son créateur, et lui permettant d'aspirer à consommer cette union dans l'unité parfaite qui fut l'objet de la suprême prière de Jésus sur la route de Gethsémani : *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint* (Joan., XVII, 21). L'amour tend à l'union, et c'est pour cela que Jésus demande à son Père que l'homme lui soit uni d'une manière tellement parfaite, que l'unité de nature divine qui existe entre eux est le modèle de celle que nous devons avoir avec lui par la grâce et la charité.

Pour que son amour ne fût pas oublié, Dieu a voulu rappeler souvent à son peuple qu'il l'a aimé éternellement : *In caritate perpetua dilexi te* (Jer., XXXI, 3); qu'il l'aime toujours jusqu'à faire ses délices de vivre avec lui : *Deliciae mee esse cum filiis hominum* (Prov., VIII, 31); que son amour pour l'homme est plus fort que celui de la mère pour son en-

(1) C'est l'effet d'une incompréhensible puissance que de tirer l'homme des profondeurs innommées du néant ; mais il y entre plus de bonté encore que de puissance. Si la puissance exécute, c'est la bonté qui l'a mise à l'œuvre et qui la soutient. Rien, en effet, n'obligeait ni ne sollicitait Dieu de créer : ni en lui-même où il trouve toute plénitude, toute satisfaction, et à qui la création de milliers de mondes plus parfaits les uns que les autres ne peut rien apporter qu'il n'ait déjà suréminemment. Aucune voix ne monte du néant pour l'appeler, aucun attrait ne s'y peint qui l'y attire : le néant n'a pas de voix ni d'attrait : il n'est pas ; on ne le conçoit que comme la négation de tout être, comme la nuit totale, le silence, le vide absolu de tout ce qui peut avoir une forme quelconque. C'est néanmoins jusque-là que Dieu est descendu, débordant hors de lui-même avec les flots de son trop grand amour. Il a jeté un regard sur ce néant et il lui a donné une forme sensible. Cette forme, il l'a conçue non d'après un type qui fût en dehors de lui, mais d'après sa propre nature. (Tesièrre, *Nature et effets de la communion*, t. I, p. 5.)

fant : *Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, et non misereatur filio uteri sui? et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui* (I^{er}, XLIX, 15). *Miserebitur tui magis quam mater* (Eccli., IV, 2).

Et quand l'homme se fut séparé violemment de Dieu, quand il eut brisé les communications divines de son âme avec son créateur, quand il eut rompu l'union vitale qui le rattachait à son principe, Dieu ne voulut pas consentir à demeurer éternellement séparé de lui. Voyant l'impuissance dans laquelle s'était plongé l'homme orgueilleux, il fit les premières démarches pour ramener l'ingrat qui l'avait abandonné. Semblable au vieillard de nos Livres saints, qui, pleurant depuis longtemps le départ de son plus jeune fils, sortit de sa maison pour aller à la rencontre de son enfant malheureux et repentant et lui pardonner en l'embrassant, Dieu quitta son ciel et vint au devant de l'humanité souffrante qui, loin de son créateur, cherchait vainement le bonheur et s'enfonçait de plus en plus dans les bas-fonds d'une dégradation universelle. Par le plus grand des miracles, il se pencha sur cette humanité malheureuse, la prit dans les bras de sa miséricorde et lui pardonna aussi en l'embrassant ; la nature humaine allait être de nouveau déifiée. Après avoir donné à l'homme toutes les preuves d'amour que son cœur put inventer, après avoir épuisé tous les trésors de sa miséricorde, après avoir vidé jusqu'à la lie le calice des souffrances et des vertumes, il voulut, avant de mourir, à la dernière cène, faire connaître les trésors de son cœur au bien-aimé Jean, et il le chargea de prêcher aux hommes sa divinité et son amour. Et Jean écrivit des pages ineffables sur l'amour de Dieu et ses retours nécessaires de la part de l'homme.

Dès le commencement de son évangile, il fixe nos regards sur le grand mystère : *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* (Joan, III, 16.) C'est ici, oserions-nous dire, toute la religion catholique. Tous les dogmes, toute la morale de l'économie nouvelle découlent de cette parole de l'Apôtre. Qui l'aura comprise dans toute son étendue et sa profondeur ne pourra pas ne pas payer Dieu de retour et ne pas être un saint, car il est écrit : *Qui dicit se nosse eum, (Deum), et mandata ejus non custodit, mendax est* (I Joan. II, 4). Aussi, quand les Apôtres eurent compris cette révélation

de l'amour dans l'Incarnation, avec quel zèle ils volèrent à la suite du Maître dans les voies de la sainteté et de l'apostolat ! *Et nos cognovimus et credidimus charitati, quam habet Deus in nobis* (I Joan., III, 16).

Comme il fait bon de rappeler au cœur de l'homme que Dieu a pour lui de l'amour, ou mieux que Dieu est pour lui tout amour : *Deus charitas est* (I Joan., III, 16). Comme il fait bon de s'appuyer sur cet amour pour croire. Les mystères qui semblent révolter le plus notre raison cessent de répugner quand ils sont vus dans cette lumière qu'est l'amour de Dieu. Ici, sans doute, se trouve la raison pour laquelle les protestants ne veulent pas admettre la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Ils ont commencé par mettre des limites à l'amour de Dieu rédempteur en disant que, sur le calvaire, son sang n'avait pas coulé pour tous les hommes et que ses bras ne s'étaient pas ouverts pour embrasser toute l'humanité. Saint Jean avait pourtant dit : *In hoc apparuit charitas Dei in nobis, quoniam Filium suum unigenitum misit Deus in mundum* (I Joan., IV, 9); et saint Paul : *Afin que vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur* (du mystère de la Rédemption), *et connaître l'amour de Jésus-Christ envers nous, qui surpasse toute connaissance* (Eph., III, 18, 19). Cependant les protestants n'ont pas compris cette parole dans toute sa profondeur. Une telle erreur dans l'appréciation de la cause de notre rédemption, qui est l'amour infini, devait logiquement se terminer à la négation de la présence réelle, car l'Eucharistie est la dernière manifestation possible de l'amour : *in finem dilexit eos* ; elle produit ici-bas la consommation commencée de cette unité qui doit recevoir son couronnement dans la gloire.

L'amour de Dieu pour l'homme est un fait et une doctrine ; mais nous le demandons avec instance : est-il bien compris dans le monde que cet amour veut être payé de retour : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos* (I Joan., IV, 19) ; est-il bien compris que le plus grand commandement est celui-ci : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua, et que le second est semblable à celui-là : Diliges proximum tuum, sicut teipsum* (Matt., XXII, 37, 38, 39) ; est-il bien

compris que l'amour de Dieu pour l'homme est la raison de notre amour pour le prochain : *Si sic Deus dilexit nos, et nos debemus alterutrum diligere* (I Joan., IV, 2), et que nous avons reçu le précepte de prendre cet amour de Dieu pour l'homme comme le modèle et la mesure de celui que nous devons avoir pour nos frères : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos* (I Joan., XV, 22) ? Est-il bien compris que c'est là toute la loi : *Omnis enim lex in uno sermone impletur : Diliges proximum tuum sicut teipsum.* (Galat., V, 14). *Sicut dilexi vos !* Quelle parole ! Nous avons reçu un précepte d'aimer nos frères comme Jésus lui-même nous a aimés.

Ah ! n'y a-t-il pas témérité à vouloir rapprocher nos actes de ceux du Sauveur pour trouver entre eux une ressemblance ? Quoi ! mes actions toujours si imparfaites et imprégnées d'égoïsme, j'oserais les mettre en regard de celles de Jésus toujours si parfaites et animées du plus pur esprit de sacrifice ; les yeux toujours fixés sur la personne adorable de mon Sauveur. J'ambitionnerai de me rendre semblable à lui jusqu'à ce que, sans mensonge, je puisse dire : J'aime Dieu et les hommes comme Dieu lui-même m'a aimé ? (1) Eh bien, oui. Le dévouement, le

(1) Sainte Elisabeth de Hongrie demanda un jour à son père spirituel si elle pouvait aimer Dieu autant qu'elle en était aimée. « Oui, lui répondit celui-ci, vous pouvez l'aimer de la sorte, mais non pas avec votre propre cœur ; il est trop étroit. — Et comment pourrai-je donc l'aimer, si je ne l'aime pas avec mon cœur ? » répliqua la sainte. — Vous pouvez l'aimer, reprit le religieux, avec le cœur même qu'il vous donne, avec son Cœur ; ce Cœur étant infini en amour, vous l'aimerez autant qu'il vous aime, et autant qu'il aime lui-même sa divine personne. — Ce serait bon, dit sainte Elisabeth, s'il était vrai que le Cœur de Jésus fût à moi par les liens d'un amour réciproque, et que son divin amour avec le Saint-Esprit fût vraiment ma possession, lorsque j'aime Dieu ; mais le moyen de me persuader un si grand bonheur ! Je croirais plutôt que cet arbre planté de l'autre côté de la rivière (car ils s'entretenaient alors sur un cours d'eau) passerait de ce côté-ci, que de croire que Dieu voudrait bien faire cet échange admirable de me donner son Cœur pour le mien... » O miracle de la bonté divine ! A peine eut-elle prononcé ces paroles, que l'arbre, avec toutes ses racines, fut arraché visiblement par une main invisible et transporté, puis transplanté du côté où était cette sainte princesse pour lui donner une preuve sensible et manifeste de cette grande vérité. Quels mouvements d'amour saisirent alors son cœur. Elle demeura comme en extase, sans parole, et on eut lieu de craindre qu'elle ne mourût de joie et de reconnaissance. (Le Père d'Argentan.)

sacrifice, l'amour de Dieu pour l'homme deviennent une loi pour moi, je suis obligé d'en faire la règle de mes actes quotidiens d'amour pour mes frères. Pas d'amour véritable pour Dieu sans cet amour pour l'homme. *Mandatum habemus a Deo, ut qui diligit Deum, diligat et fratrem suum* (I Joan., IV, 21). En vain l'homme fera profession d'aimer Dieu ; s'il ne porte pas dans son cœur un grand amour pour son prochain, il offense la loi de celui qu'il veut aimer : *Mandatum habemus a Deo*, et, si vous m'aimez, gardez mes commandements. (Joan., XIV, 15.)

Il est vrai que ce commandement porte bien haut nos aspirations ; mais, vraiment, nous dit-il autre chose que cet autre : *Estate ergo perfecti, sicut et Pater vester celestis perfectus est* (Matt., V, 48) ? Que faisons-nous pendant que Dieu lui-même a été si haut les sommets de notre perfection ; jusqu'à présent notre vie a-t-elle été une ascension ? Avons-nous lu déjà les méditations de Bossuet sur le commandement de l'amour ? « En attendant, ô mon Dieu ! la charité doit croître toujours, et la cupidité toujours décroître. La force augmente en aimant : l'exercice de l'amour épure le cœur, en lui apprenant à aimer de plus en plus. Dieu est en nous quand nous aimons ; et c'est lui qui, du dedans de nos cœurs, y répand et y inspire l'amour. On mérite par l'amour de posséder Dieu davantage, et en le possédant davantage, d'aimer davantage. Je n'aime donc pas de toute la force que je puis exercer en cette vie, si je n'aime mieux demain qu'aujourd'hui, et si le jour d'après je n'augmente mon amour, jusqu'à ce que j'arrive à la vie où le précepte de la charité s'accomplira [parfaitement]. » (Bossuet, *Œuvres complètes*, T. 4, p. 268.)

Quand Moïse eut donné à son peuple le commandement de l'amour de Dieu, il ajouta : « Ces paroles et ces ordonnances que je vous prescris aujourd'hui seront gravées dans votre cœur ; vous les raconterez à vos enfants ; vous les méditez assis dans votre maison, et marchant dans le chemin, la nuit dans les intervalles du sommeil, le matin à votre réveil. Vous les lierez comme un signe dans votre main ; vous les porterez entre vos yeux ; vous les écrirez sur le seuil et sur les poteaux de votre maison. » (Moy., 5, VI, 6). Que la méditation de ces paroles nous détermine à étudier mieux, si

c'est possible, la loi et les désirs de Jésus rédempteur, amant divin de nos âmes. *Plenitudo ergo legis est dilectio.* (Rom., XIII, 10.)

Mais il y a plus. Que serait un amour sans les œuvres ? A quoi serviraient les protestations les plus solennelles si elles n'étaient pas suivies des actes ? C'est par les actes, en effet, que se prouve l'amour : *Probatio amoris exhibitio est operis.* Aussi, écoutez saint Jean : *Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et virtute* (I Joan., III, 18). Et quelles seront ces œuvres, Seigneur ? Il est évident que l'on ne peut aimer Dieu sans aimer en même temps tout ce qu'il aime. Or, comme le Dieu rédempteur a aimé tous les hommes jusqu'à la folie de la croix, je comprends que mon amour pour Dieu est inséparable de celui du prochain. Mais mon amour a pour règle et pour loi l'amour de Dieu envers les hommes : *sicut dilexi vos* ; donc, je dois aussi aimer tous les hommes jusqu'à la folie de la croix, jusqu'au sacrifice de ma vie. J'e craindrais de tirer cette conclusion, si je n'avais pour m'appuyer la parole de l'Apôtre lui-même : *Et nos debemus pro fratribus animam ponere* (I Joan., III, 16.)

(A suivre.)

A. CAMIRAND, ptr.

Diverses solutions (1)

— o —

— L'EXTRÊME-ONCTION ADMINISTRÉE AUX ENFANTS. — Les Em. cardinaux de la Sacrée Congrégation des Sacrements, rédacteurs du décret *Quam singulari Christus amore*, condamnent à l'article de leur règlement pratique « l'abus » qui consiste à ne pas donner l'Extrême-Onction aux enfants malades aussitôt qu'ils sont parvenus à l'âge de raison.

Il y a là un rappel à l'antique pratique de l'Eglise, usitée chez nous comme ailleurs. En 1806, Mgr de la Tour d'Auvergne, évêque d'Arras, la rappela en ces termes dans ses *Ordonnances et Statuts du diocèse d'Arras* : Quand les enfants ont atteint l'âge de la raison, qu'on peut fixer à sept

(1) *Semaine religieuse de Cambrai.*

ans, et qu'ils ont assez de discernement pour pouvoir pécher, nous ordonnons de leur administrer l'Extrême-Onction, quoiqu'ils n'aient pas encore fait leur première communion; et même dans le doute s'ils ont assez de raison, il faut la leur administrer pour ne pas hasarder le salut d'une âme, qui peut-être, sans ce remède, périrait éternellement.

— PEUT-ON ADMINISTRER L'EXTRÊME-ONCTION A UNE PERSONNE QUI VIENT DE RENDRE LE DERNIER SOUPIR? — La question est posée depuis quelques années dans plusieurs Revues. Voici les raisons que présentent ceux qui sont pour l'affirmative.

« L'âme, disent-ils, ne se sépare réellement du corps que 20 à 30 minutes après qu'a cessé tout signe extérieur de vie. » C'est ce que disait récemment *l'Ami du Clergé* :

« La mort ne suit pas toujours le dernier soupir; la vie peut encore persévérer un temps plus ou moins long. Mais on ne saurait affirmer d'une manière générale que la mort ne suit jamais immédiatement le dernier soupir, ni que la séparation du corps et de l'âme n'a lieu que 20 ou 30 minutes après qu'a cessé tout signe extérieur de vie. Il n'y a pas, à ce sujet, de loi constante et constatée; c'est une question de cas particuliers. La nature de la maladie, les phénomènes extérieurs peuvent fournir des indications plus ou moins probables dans chaque cas, soit pour la mort réelle, soit pour la survie.

« On ne doit pas administrer l'Extrême-Onction si la mort est certaine. S'il reste quelque probabilité que la mort réelle ne soit pas encore survenue, on peut l'administrer sous la condition : *Si vivis*. Voilà deux règles certaines qui sont à observer dans tous les cas.

« On ne peut donc : ni dire qu'on ne peut jamais administrer l'Extrême-Onction sous condition après l'instant de la mort apparente; ni prétendre que, le cas échéant, on puisse toujours le faire; ni déterminer d'une manière générale en quels cas et combien de temps après la mort apparente il serait possible d'administrer l'Extrême-Onction sous condition. »

— RÉCEPTION DE L'EUCCHARISTIE EN DIFFÉRENTS RITES. — Dans une Constitution apostolique, du 14 septembre 1912, Pie X trace six règles pratiques où se manifeste, avec le désir de faciliter aux fidèles la sainte communion, le dessein de conserver à chaque Eglise ses propres rites :

1. — Les prêtres ne peuvent consacrer en d'autres rites que celui de leur Eglise.

2. — En cas de nécessité et en l'absence de prêtre du rite du fidèle, le prêtre oriental pourra donner la communion sous l'espèce du pain azyme, le prêtre latin sous l'espèce du pain fermenté, chacun se servant néanmoins du rituel de son Eglise.

3-4. — Les fidèles peuvent, pour satisfaire leur piété, recevoir l'Eucharistie en n'importe quel rite. Toutefois, ils ne peuvent satisfaire au devoir pascal qu'en recevant la communion de leur propre curé et dans le rite de leur Eglise.

5. — Le viatique doit être administré par le propre curé en son propre rite. Toutefois, en cas de nécessité, on peut recevoir le viatique de n'importe quel prêtre, qui devra se servir du rite de son Eglise.

6. — Chacun devra rester dans le rite dans lequel il est né. Seule la Sacrée Congrégation de la Propagande pourra juger de la légitimité des motifs que l'on pourrait avoir de changer de rite, sans que l'habitude, même de longue durée, de communier dans un autre rite puisse être jamais considérée comme raison suffisante.

— DÉCRET SUR L'EXÉCUTION DES MONO-SYLLABES OU DES MOTS HÉBREUX DANS LES LEÇONS, VERSETS ET PSAUMES. — Plusieurs maîtres de chant grégorien demandèrent à la Sacrée Congrégation des Rites une solution opportune au doute suivant :

Dans le chant des Leçons, des Versets, et surtout dans les médiantes des Psaumes, à l'astérisque, quand un mono-syllabe ou un mot hébreu se présente, la formule peut-elle être changée, ou la cantilène exécutée avec la modulation ordinaire ?

La Sacrée Congrégation, avec l'approbation de Sa Sainteté le Pape Pie X, décida de répondre : *Affirmativement aux deux questions.*

Il ressort de cette décision importante que *la liberté, relative à l'usage des médiantes rompues*, votée par la Commission pontificale grégorienne à sa réunion plénière, tenue à Appuldurcombe, dans l'île de Wight, le 8 septembre 1904, est désormais sanctionnée officiellement par un décret authentique de la Sacrée Congrégation des Rites.

Bibliographie

— o —

— S. G. Mgr Emard, évêque de Valleyfield, vient de publier une Lettre pastorale bien remarquable sur la sanctification du dimanche. Après l'exposition doctrinale du sujet, Sa Grandeur procède, en termes saisissants, à une sorte d'examen de conscience de nos populations sur cette question de l'observance chrétienne du dimanche.

— Laure Conan, LOUIS HÉBERT, *premier colon du Canada*. Québec. 1912.

Cette jolie plaquette de 40 pages est de lecture très attachante, et du beau style accoutumé de Laure Conan. Nous souhaitons qu'une large diffusion de ce travail récompense l'effort de l'auteur, qui a dû s'imposer des recherches considérables pour écrire ce récit historique.

Tout en faisant écho au vœu patriotique de l'écrivain, qui souhaite de voir s'élever bientôt un monument à Louis Hébert en notre ville, nous lui appellerons qu'il y a déjà ici, près du terrain défriché par ce premier colon, une rue *Hébert*, et que, par conséquent sa mémoire n'est pas sans avoir, au moins, « à Québec, une inscription. »

— DES ARMES POUR LA VIE. *Conseils aux jeunes*, par le Dr ETIENNE LEVRAT. 1 vol. in-16 broché. Prix : 2 fr. 50. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

Nombreux sont les ouvrages d'inspiration protestante, ou de tendances rationalistes, qui se proposent de conseiller la jeunesse au seuil de la vingtième année. Aux uns manque ce souffle qui vivifie et sans lequel tout précepte de morale demeure lettre morte ; le vague idéalisme des autres, leur sentimentalisme chrétien ne satisfont l'esprit qu'en surface, la doctrine qui reconforte est absente, il n'y a là que discours.

Une œuvre vraiment catholique nous manquait. En écrivant son volume, le docteur Levrat a donc fait une œuvre nécessaire. C'est véritablement *des Armes pour la Vie* qu'il offre au jeune homme, à l'âge des tentations et des rêves audacieux,

Il le prémunit contre les périls des sens et de l'esprit, lui enseignant ce que vaut la vie, sa nature et son but, lui appor-

tant les armes physiques, intellectuelles et morales nécessaires dans le combat.

Écrit dans un style élégant ; à la fois scientifique et philosophique sans pédanterie, l'ouvrage du docteur Levrat est appelé au plus vif succès.

— L'ANGLETERRE D'AUJOURD'HUI, par C.-F.-G. MASTERMAN, sous-secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur à Londres; Ouvrage traduit de l'anglais par l'abbé F.-M. Le MEUR, professeur à l'Institut Saint-Joseph de Lannion. Préface de C. STRYENSKI. In-8, 6 fr. 00. — P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6^e).

L'ouvrage ne renferme point de statistiques, mais qu'on se garde pourtant de le prendre pour de la littérature prophétique ! En bon Anglais et en politique expérimenté, M. Masterman a su voir d'un œil aigü les réalités ambiantes. Livre de bonne foi, écrit dans sa préface le regretté M. Stryenski, livre de vérité, peut-on dire aussi, car le jugement des hommes les mieux informés corrobore celui de l'auteur. Si son pessimisme paraît à quelques-uns excessif, l'on devra cependant convenir que la pensée du philosophe et le cœur du patriote ne s'inquiètent pas sans raison. Pour n'être pas empruntés aux archives, les documents n'en sont pas moins pressés ni moins éloquents ; ils sont puisés à même l'expérience, dans le banal fait-divers et dans l'ample phénomène qu'il est loisible à chacun d'observer. Des anecdotes, des mots significatifs, des tableaux puissants donnent à ce témoignage des choses les plus proches toute sa valeur, et aux pages de M. Masterman un vigoureux ton de vie, une allure rapide, un coloris intense qui font de ces « généralisations sur les réalités » une lecture captivante. Ajoutons que la traduction est très exacte et très littéraire en même temps.

J. BRUNEL.

— MESSE DE COMMUNION, pour les tout petits enfants, par la M^{se} COSTA DE BEAUREGARD. In-32, broché, 0. fr. 30. — P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6^e).

Le but de ces courtes pages n'est pas seulement de fixer l'attention des enfants sur chaque prière de la messe, mais de les préparer, par chacune d'elles, à la communion qu'ils vont faire.

Trop souvent, l'enfant reste distrait pendant la plus grande partie de la messe. Et, lorsque le moment de la communion arrive, il lit ou récite ses actes avec plus de précipitation que de ferveur.

Cet inconvénient semble pouvoir être évité par ces courtes élévations. Par elles, la messe toute entière devient une préparation — dès le Confiteor l'esprit de l'enfant est dirigé vers le grand acte qu'il va accomplir. — Le Gloria, l'Évangile — le Credo — la Préface — présentés dans leurs rapports avec l'Eucharistie, le maintiennent dans la même pensée... Puis, au moment même de la communion, quelques actes *très brefs* résument — en les accentuant — les sentiments de foi, d'espérance, d'amour, de désir, déjà exprimés,

Ainsi ménagée et graduée pendant toute la messe — la préparation peut conduire l'âme du petit enfant — sinon à la ferveur — du moins au pieux recueillement si désirable, dans sa première rencontre avec Dieu.

— *Pour les Enfants de Marie. Pour les Enfants des Catéchismes.*

« DENISE ». TABLE : Petite Vie, grande leçon. — L'Enfance. — La Première Communion. — L'Épreuve. — Les Derniers Jours. — *Sursum corda*.

Brochure in-18 raisin de 60 pages. Avec Lettre Préface de M. le chanoine Gréa, curé de Saint-François Xavier, Paris.

Franco, 0 fr. 75 c. GABRIEL BEAUCHESNE, libraire-éditeur, rue de Rennes, 117, Paris (6^e).

Les vies édifiantes, les livres de piété abondent. Sont plus rares ceux qui par leur simplicité, leur brièveté, le véridique du récit, captivent en les élevant, mais sans les fatiguer, les jeunes âmes auxquelles ils sont destinés.

L'histoire vraie d'une enfant de seize ans puisant dans le milieu familial, comme à leur meilleure source, les fortes vertus qui lui permettront de vivre beaucoup en peu de temps, s'adresse plus spécialement aux Enfants de Marie, aux Enfants des Catéchismes de nos paroisses et de nos maisons religieuses.

Mais les grandes personnes ne liront pas avec moins de fruit ces pages où la grâce charmante des vertus de l'enfance s'allie sans effort à l'austérité du plus complet détachement.